Judith BUTLER, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'américain par C. Kraus

Paris, Éd. La Découverte, 2005, 284 p.

Sylvie Thiéblemont-Dollet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7983>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.7983

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2006

ISBN : 978-2-86480-869-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Sylvie Thiéblemont-Dollet, « Judith BUTLER, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'américain par C. Kraus », *Questions de communication* [En ligne], 9 | 2006, mis en ligne le 30 juin 2006, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7983> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7983>

Judith BUTLER, *Trouble dans le genre. Pour un féminisme de la subversion*, trad. de l'américain par C. Kraus. Paris, Éd. La Découverte, 2005, 284 p.

Très novateur à l'époque de sa publication par les éditions Routledge, c'est-à-dire en 1990, *Gender Trouble, Feminism and the Politics of Subversion*, l'ouvrage de Judith Butler, professeur de rhétorique et de littérature comparée à Berkeley (Californie), vient d'être traduit en langue française dans une version approfondie et argumentée (pp. 21-24) par Cynthia Kraus, sous le titre *Trouble dans le Genre. Pour un féminisme de la subversion*. Il aura fallu attendre quinze années pour que les travaux de la chercheuse pénètrent la sphère universitaire en France et pour qu'elle soit l'invitée (et l'objet) d'une journée d'étude concernant la réception de ses recherches outre-atlantique (26 mai 2005) à l'École normale supérieure, grâce au préfacier de son ouvrage, le sociologue Éric Fassin.

Judith Butler développe la notion de *gender trouble* selon un point de vue mettant en avant les confusion et profusion des identités. À l'instar de la célèbre formule de Simone de Beauvoir, « On ne naît pas femme, on le devient », elle défend l'idée que le genre est une construction qu'il faut repenser à partir des marges, en continuité des travaux de Michel Foucault qu'elle discute. D'ailleurs, dans la première introduction de l'ouvrage (pp. 25-50) – datée de 1999 – et destinée à répondre aux critiques et questionnements que ses lecteurs lui avaient posés, l'auteure (pp. 25-26) rappelle les objectifs qu'elle s'était fixés en 1989 : « Contester les présupposés sur les limites et les bons usages du genre, dans la mesure où ceux-ci limitent les significations du genre à des idées reçues sur la masculinité et la féminité », voir comment « la hiérarchie du genre produit et consolide le genre » (p. 32),

et dévoiler comment « nos façons même de penser les "genres de vie" possibles sont forclous par des présupposés répandus et violents » (p. 27). De fait, comme l'explique Éric Fassin dans un article intitulé « L'avenir sera-t-il queer ? » (*Sciences Humaines*, 163, 2005, pp. 40-43), elle « propose [...] une critique radicale de l'hétéro normativité – autrement dit d'un ordre sexuel qui fonde d'un même coup le partage entre hommes et femmes – mais aussi entre hétérosexualité et homosexualité ». Ainsi bouleverse-t-elle les approches et idées reçues du genre pour l'envisager non pas sur un mode binaire, mais plutôt comme une identité variable que les acteurs peuvent changer et réinventer au cours de leur vie. Ce qui suppose qu'il est difficile de définir une identité par le sexe et la sexualité des individus. Dès lors, elle suggère que par l'exception et l'étrange, l'individu peut « comprendre comment est constitué le monde ordinaire [...] des significations sexuelles » (p. 16).

Critiquée pour avoir pris pour fondement théorique le modèle de l'exception – celui du travesti ou du déguisement –, et controversée aussi parce que membre du comité puis présidente de l'*International Gay and Lesbian Human Rights Commission* – « une association qui représente les minorités sexuelles pour tout ce qui touche aux droits humains » (p. 40) – elle est impliquée dans une démarche s'opposant à « la violence des normes qui gouvernent le genre » (p. 43). L'intérêt de celle-ci est de ne pas seulement proposer un questionnement sur les normes du genre, mais sur les formes de discours qui en découlent. Pour exemple, elle explique que certaines femmes orientales considèrent le port du voile – contrairement à ce qu'en disent les femmes occidentales – non comme une soumission à la domination masculine, mais comme une affranchissement vis-à-vis de celle-ci. Et tout en soulignant la difficulté de l'entreprise, Judith Butler pointe la « nécessité d'une traduction des actes de résistance des unes dans l'univers sémantique des autres » (De La Vega X., « Genre et identité : Judith Butler en France », *Sciences Humaines*, 163, 2005, pp. 10-11). En conclusion, elle développe une pensée particulièrement intéressante qui, elle aussi, invite au débat : « Il n'y a pas

d'ontologie du genre sur laquelle construire une politique car les ontologies du genre opèrent toujours comme des injonctions normatives dans des contextes établis [...] [en outre] les configurations culturelles du sexe et du genre pourraient se multiplier ou plutôt la manière dont elles le font déjà pourrait pénétrer les discours qui structurent culturellement la vie intelligible » (pp. 275-276).

Bien que l'œuvre de Judith Butler soit indéniablement stimulante pour les chercheurs qui s'intéressent aux questions ayant trait au genre et que, en cela, elle mérite d'être retenue, il est regrettable de constater que le monde universitaire français l'ait négligé si longtemps. Sans doute ceci s'explique-t-il par la gêne ressentie devant une notion considérée comme floue et systématiquement assimilée au féminisme américain, estimé sectaire et radical. De fait, le concept de genre a eu beaucoup de mal à s'implanter en France avant les années 90, les universitaires français préférant user d'une autre rhétorique de type « rapports entre les sexes », « rapports sociaux de sexe » ou encore « sexe social ». Il a fallu attendre 1993, année au cours de laquelle la communauté européenne s'est interrogée sur les questions de genre et de parité pour que, dans le champ politique au moins, des travaux effectifs apparaissent sur la question, même si immédiatement après la Seconde Guerre mondiale, Madeleine Guilbert avait fait figure de pionnière avec ses travaux sur le travail des femmes – « Le travail des femmes », *Revue française du travail*, 8, 1946, pp. 663-671 ; « Résultats de l'enquête sur le travail des femmes salariées », *Revue française du travail*, 9, 1946, pp. 790-803 ; « L'évolution des effectifs du travail féminin en France depuis 1866 », *Revue française du travail*, 18, 1947, pp. 754-777 – et en 1966, avec les ouvrages de référence qu'elle a fait paraître – *Les fonctions des femmes dans l'industrie* (La Haye, Mouton) et *Les femmes et l'organisation syndicale en 1914* (Paris, CNRS Éd.). Pourtant, on notera que les associations gays, lesbiennes et transsexuelles françaises s'étaient appropriées depuis longtemps l'œuvre de la chercheuse quand bien même est-elle complexe et difficile. Ce qui correspond à ce qu'elle recherchait, car

tout en se confrontant à d'autres auteurs (Simone de Beauvoir, Sigmund Freud, Michel Foucault, Luce Irigaray, Julia Kristeva, Jacques Lacan, Monique Wittig, etc.), spécialistes de questions similaires, elle a restitué à ceux qui ne font pas partie de la sphère universitaire les résultats de son cheminement de chercheuse et de citoyenne. D'ailleurs, c'est non sans humour quelle rappelle que *Trouble dans le genre* qui « propose à sa manière une lecture croisée de différent(e)s auteur(e)s [...] risque d'être taxé d'eurocentrisme aux États-Unis et menace d'américaniser la théorie en France » (p. 29).

Quoi qu'il en soit, bien qu'engagée et revendiquée comme telle, la pensée de Judith Butler doit être signalée pour sa grande rigueur intellectuelle, ses questionnements, ses argumentaires talentueux et systématiquement confrontés à d'autres points de vue. Dès lors, une étude sur le genre menée en France ne devrait plus omettre de citer cet ouvrage ou les autres travaux de la chercheuse, ne serait-ce que pour discuter la notion de pluralité identitaire, reprise sous un autre angle par Nathalie Heinich dans *Les ambivalences de l'émancipation féminine* (2003, Paris, A. Michel), et/ou pour évaluer l'impact de ses théories.

Sylvie Thiéblemont-Dollet

Université Nancy 2

CREM, université Paul Verlaine-Metz

Sylvie.Thieblemont@univ-nancy2.fr